

rapeutique sont parfois des hommes de la plus haute valeur; cependant ils ont peu de succès et peu d'auto-rité. Ils arrivent péniblement à des situations médiocres et ils s'en consolent en raillant la bêtise humaine. Ne croyant pas à la valeur des médicaments qu'ils administrent, il leur est difficile d'exercer sur leurs malades cette suggestion que communiquent si bien les convaincus. Exercée dans ces conditions, la médecine n'est plus qu'un métier vulgaire. N'y a-t-il pas d'ailleurs quelque inconséquence à faire payer des soins dont on proclamerait volontiers l'inanité?

A tout prendre, il vaut mieux, je le répète, croire à la thérapeutique dans ce qu'elle a de sage et de judicieux que d'être trop sceptique; et il n'est point nuisible d'avoir quelque confiance en soi. Certes, il ne faut pas se jeter à corps perdu sur toutes les drogues dont on nous vante les vertus; mais il faut examiner avec soin les médications qui en valent la peine.

Si l'on a, par hasard, un échec, après avoir administré un remède dont la valeur a été universellement reconnue, il ne faut pas se hâter de le mettre au rebut.

Un jour, je conseillais à un confrère, de faire à un enfant atteint de diphtérie des injections de sérum antitoxique. "Vous croyez à cela, me dit-il." Je lui répondis que ce n'était pas pour moi un article de foi, mais que j'avais obtenu maintes fois des résultats qui me permettaient d'apprécier la valeur du sérum et de savoir ce qu'on était en droit d'en attendre. Il me regarda avec un air de pitié. Peu de temps après je voyais une de ses ordonnances. La polypharmacie la plus naïve s'y étalait ingénument. Cet esprit fort était décidément un pauvre médecin.

Je ne connais pas de sceptiques plus terribles que certains praticiens qui ont commencé par avoir, en thérapeutique, une foi vraiment immodérée et qui, après quelques déceptions, tombent dans une incrédulité encore plus excessive. Vous rencontrerez tous de ces désillusionnés qui, en présence d'un syphilitique, proclament que le mieux est de ne rien faire et qui refusent d'injecter du sérum à un enfant atteint de diphtérie. Il est vrai qu'ils risqueront, dans d'autres cas, des affirmations aussi aventureuses que naïves. Leur scepticisme rappelle la colère des amants trompés et ils sont aussi dangereux dans leur seconde manière d'être que dans la première.

* * *

Nous vivons, comme le disait Bouchard, dans un temps où la médecine offre à ceux qui l'aiment d'incomparables attraits. Chaque jour nos idées se transforment et le progrès est tellement rapide qu'on risque fort de rester en arrière si l'on s'attarde un instant sur la route.

La pratique médicale a, depuis trente ans, subi une transformation complète. Des anciennes formules galéniques que subsiste-t-il? Par contre, voilà une foule de sérums, de vaccins, d'antitoxiques, d'extraits d'organes, de ferments, au nom desquels on nous fait de séduisan-

tes promesses! La révulsion qui, jadis, tenait en médecine une si grande place est bien délaissée; mais une foule de moyens physiques s'offrent à nous pour modifier la vitalité des tissus, et leur action, on doit en convenir, est souvent puissante.

Faut-il donc renier tout le passé et cueillir avec enthousiasme toutes les nouveautés qui fleurissent sous nos pas? Assurément non. L'héritage de nos pères est encore le plus clair de notre avoir; mais les acquisitions de chaque jour augmentent progressivement notre richesse.

Dernièrement, un médecin étranger qui avait suivi quelques-unes de nos cliniques s'irritait contre la thérapeutique des médecins français. Nous ne sommes pas, il est vrai, des *ultra-médecins*, pour employer son langage, mais nous avons assez vécu pour savoir distinguer le mirage de la réalité. Nous faisons peu à peu notre choix parmi les méthodes auxquelles on peut avoir recours, nous conservons celles qui nous semblent bonnes, nous rejetons celles qui sont douteuses ou mauvaises. Il est possible, assurément, qu'il reste sur le crible quelques grains de froment et qu'un peu d'ivraie passe avec le blé; mais cette sélection est nécessaire et elle sera fructueuse.

Le nombre des médicaments qui encombrant nos formulaires est immense; mais parmi eux combien peuvent être délaissés! En réalité, on peut traiter les maladies avec un petit nombre de substances judicieusement choisies, mais, pour cela, il faut connaître à fond leurs propriétés, savoir ce qu'on est en droit d'en attendre et quels sont les dangers qu'elles comportent. Quel merveilleux médicament, par exemple, que la digitale! Habilement maniée, elle donne de superbes résultats, administrée inconsidérément, elle devient dangereuse. Sans doute il y a d'autres médicaments qui peuvent, et qui doivent intervenir dans le traitement des maladies de l'appareil circulatoire; mais quels services elle peut rendre à qui l'a bien étudiée!

Il en est de même de la quinine, du salicylate de soude, du mercure, des bromures et de tant d'autres médicaments actifs. Si vous les connaissez à fond, ils ne vous trahiront pas. Il ne faut cependant pas dédaigner leurs succédants. Si l'on s'enferme dans un cercle de formules trop étroit, on se prive de ressources précieuses. Tout médecin qui traite une maladie de longue durée sait qu'il est nécessaire de varier sa médication.

On se résigne parfois à considérer certaines maladies comme incurables et quand on les rencontre on avoue plus ou moins clairement qu'on est impuissant contre elles. Il ne se passe pas d'années cependant, sans qu'on nous offre le remède qui doit les guérir. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces soi-disant spécifiques ne doivent être acceptés que sous bénéfice d'inventaire. Les échecs innombrables auxquels nous avons assisté nous donnent le droit d'être sceptiques. Il ne faut pas cependant que ce scepticisme aille trop loin.

Voyez ce qui s'est passé depuis la découverte de la tuberculine. Au début, il y eut un moment d'enthousiasme; on crut que la tuberculose était vaincue. Hélas! il